

FABLE XXIV¹.*Le Soleil et les Grenouilles*².

LES filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation ;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.

¹ La Fontaine n'a point inséré cette fable dans le volume qu'il a publié en 1694. Elle avoit cependant alors déjà paru sous son nom dans le *recueil de vers choisis* du P. Bouhours, en 1693 (page 13 ou 17 de l'édition de Hollande). Madame Ulrich la publia de nouveau comme inédite dans les *OEuvres posthumes* de notre poète, en 1696. Elle n'est point dans l'édition de ses fables faite à Amsterdam en 1700, ni dans celle imprimée à Paris en 1709 : cependant elle avoit déjà été insérée dans l'édition de Londres de 1708, et on la retrouve ensuite dans l'édition in-4° de 1726, et dans toutes les éditions qui suivirent.

² Le P. Commire, t. I, p. 248, et t. II, p. 134. Voyez encore ci-dessus la fable XII du livre VI. Cette fable est allégorique ; elle faisoit allusion aux démêlés des Hollandois avec Louis XIV. Ce monarque avoit pris pour emblème le soleil. On fit dans le temps d'autres traductions de cette fable du P. Commire : elles servent à montrer combien notre fabuliste, même lorsqu'il est le plus foible et le plus inférieur à lui-même, est encore supérieur aux autres poètes de son temps dans ce genre de composition.

Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la Nature².

Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer ;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes
Alloient dans tous les états :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marais³.

¹ VAR. Dans le recueil du P. Bouhours on lit *bienfacteur*, et dans l'édition de 1729 *bienfaicteur*. L'orthographe de ce mot, qui étoit nouveau alors, n'étoit pas encore fixée.

² La Fontaine s'est servi ailleurs de cette expression.
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la Nature ?

Liv. VII, fab. XVIII.

³ VAR. Dans les trois éditions du recueil du P. Bouhours, que j'ai sous les yeux, celle de Paris, 1693, p. 14, celle de Hollande

Cette plainte téméraire
Dure toujours : et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant :
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir ;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

.....

FABLE XXV¹.

*La Ligue des Rats*².

UNE souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.

même année, p. 18, celle de Paris, 1701, p. 13, on trouve *ma-
rets* ; et il est évident que ce mot a été ainsi écrit par l'auteur
pour rimer avec *intérets* ; car cette orthographe n'étoit plus en
usage de son temps.

¹ Par la suppression de l'épithalame dont on avoit formé la
fable xxv, et qui, ainsi que nous l'avons expliqué dans la pré-
face, a dû être placé dans les *OEuvres diverses*, le chiffre de
cette fable, et celui de chacune des deux fables qui suivent, a
dû être diminué d'une unité.

² Cette fable ne se trouve pas dans le volume publié en 1694
par La Fontaine, ni même dans l'édition de Paris de 1709 ; mais
un commentateur a eu tort de dire qu'elle n'a été insérée dans
les ouvrages de notre poète que long-temps après sa mort : elle
fut publiée un an après dans ses *OEuvres posthumes* (Paris ,

Que faire en cet état ? Elle , prudente et sage ,
Consulte son voisin : c'étoit un maitre rat ,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie ,
Et qui cent fois s'étoit vanté , dit-on ,
De ne craindre ni chat , ni chatte ,
Ni coup de dent , ni coup de patte .
Dame souris , lui dit ce fanfaron ,
Ma foi ! quoi que je fasse ,
Seul , je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour ,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour .
La souris fait une humble révérence ;
Et le rat court en diligence
A l'office , qu'on nomme autrement la dépense ,
Où maints rats assemblés
Faisoient , aux frais de l'hôte , une entière bombance .
Il arrive , les sens troublés ,
Et tous les poumons essoufflés .
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez .
En deux mots , répond-il , ce qui fait mon voyage ,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage .
Ce chat , le plus diable des chats ,
S'il manque de souris , voudra manger des rats .
Chacun dit : Il est vrai . Sus ! sus ! courons aux armes !

1696, in-12, p. 266), et fut insérée dans l'édition de ses fables
faite à Londres en 1708 (p. 300), puis dans l'édition de Paris
de 1726, in-4°, et ensuite dans toutes les autres éditions.

Quelques rates ¹, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :

Chacun se met en équipage;

Chacun met dans son sac un morceau de fromage;

Chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils alloient tous comme à la fête,

L'esprit content, le cœur joyeux.

Cependant, le chat, plus fin qu'eux,

Tenoit déjà la souris par la tête.

Ils s'avancèrent à grands pas

Pour secourir leur bonne amie :

Mais le chat, qui n'en démord pas,

Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.

A ce bruit, nos très prudents rats,

Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,

Une retraite fortunée.

Chaque rat rentre dans son trou :

Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

¹ Ce mot est forgé, et n'est point français.

FABLE XXVI ¹.

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE ².

AIMABLE fille d'une mère

A qui seule ³ aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,

¹ Publiée d'abord, non comme fable, mais comme idylle, en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy et de La Fontaine*, tom. I, pag. 70, et ensuite insérée par l'auteur dans son recueil imprimé en 1694, dont elle forme la vingt-quatrième fable. On voit par là qu'un commentateur a commis une double erreur en disant que La Fontaine n'avoit pas compris cette idylle parmi ses fables, et qu'il l'avoit composée dans les dernières années de sa vie.

² Madame de La Mésangère étoit la fille de madame de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise* dans son ouvrage intitulé *De la Pluralité des mondes*. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, t. II, p. 66 et 67.)

³ Un commentateur demande, Pourquoi le poète dit-il à *qui seule*? Je réponds, Parce qu'alors madame de La Sablière, encore dans l'âge de plaire, s'étoit retirée du monde, et étoit livrée à la dévotion. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 192 de l'édition in-8°, et t. II, p. 38 de l'édition in-18.)

Et quelques uns encor que vous garde l'amour,
 Je ne puis qu'en¹ cette préface
 Je ne partage entre elle et vous
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
 Je vous dirai donc... Mais tout dire,
 Ce seroit trop; il faut choisir,
 Ménageant ma voix et ma lyre,
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
 Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit:
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit?
 Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'Amour vous dit les mêmes choses:
 Il les dit mieux que je ne fais;
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
 Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir;
 On l'appeloit Alcimadure:
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,

¹ Latinisme: *Non possum quin*. Madame de Sévigné commence ainsi une de ses lettres (12 février 1672, t. II, p. 324): « Je ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous. »

² C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnaissant La Fontaine place toujours madame de La Sablière au dessus de toutes les autres femmes.

Et ne connoissant autres lois
 Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
 Et surpassant les plus cruelles;
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs!¹
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
 L'aima pour son malheur: jamais la moindre grace,
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
 Las de continuer une poursuite vaine,
 Il ne songea plus qu'à mourir.
 Le désespoir le fit courir
 A la porte de l'inhumaine.
 Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
 On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité²,
 Joignoit aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

¹ Ellipse. Si on la trouvoit aimable, même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle auroit comblés de ses faveurs! Ce passage rappelle le fameux vers d'Andromaque:

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?

² Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie; mais il n'en étoit pas ainsi au temps de La Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi:

Pour faire la solennité
 De sa vieille *nativité*.

(Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thésor de la langue françoise*, p. 425, au mot *Naistre*.)

J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
 Mais je vous suis trop odieux ,
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon père, après sa mort, et je l'en ai chargé,
 Doit mettre à vos pieds l'héritage
 Que votre cœur a négligé.
 Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
 Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
 Et que du reste de mon bien
 Mes compagnons fondent un temple
 Où votre image se contemple,
 Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
 J'aurai près de ce temple un simple monument :
 On gravera sur la bordure :
 « Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête toi ;
 « Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
 « De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
 Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.
 Son ingrate sortit triomphante et parée.
 On voulut, mais en vain l'arrêter un moment
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
 Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
 Ses compagnes danser autour de sa statue.
 Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
 Une voix sortit de la nue,
 Écho redit ces mots dans les airs épanus :
 « Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.
 Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
 S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr
 Non plus qu'Ajax Ulysse ¹, et Didon son perfide ».

.....

FABLE XXVII ³.

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
 Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,

¹ Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.

² Virgil., *Eneid.*, lib. VI, v. 450.

³ Imprimée d'abord dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, 1693 (p. 328 de l'édition de Paris, et 275 de l'édition de Hollande), ensuite insérée par l'auteur à la fin de son dernier volume de fables publié en 1694, puis donnée de nouveau comme inédite par madame Ulrich, dans les *OEuvres posthumes* de notre poète, 1696, in-12, p. 282.

Se condamne à plaider la moitié de sa vie ¹ :
 La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie ².
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; et le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
 Chagrins, impatient, et se plaignant sans cesse :
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,
 « Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
 Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
 Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
 A nul des deux ne convenoit :
 Jamais le juge ne tenoit
 A leur gré la balance égale ³ :
 De semblables discours rebutoient l'appointeur :
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

¹ VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 Se fit arbitre né. L'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.

² VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

De guérir cette folle et perverse manie.

³ VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes*. Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit les deux suivants :

Nul ne lui savoit gré ; l'arbitrale sentence
 Toujours selon leur compte inclinoit la balance.

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
 Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
 Vont confier leur peine au silence des bois ¹.
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
 Ils trouvent l'autre saint, lui demandant conseil.
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même ².

Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?
 Apprendre à se connoître est le premier des soins
 Qu'impose à tout mortel la majesté suprême ³.
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
 Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage
 Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
 Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
 Vous verrez alors votre image.
 Pour vous mieux contempler, demeurez au désert ⁴.

¹ VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
 Pour ne point retomber dans ce qu'ils ont souffert,
 Cherchent à s'établir dans le fond d'un désert.

² VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

Mes amis, leur dit-il, demandez-le à vous même.

³ E caelo descendit γινώσκει σεαυτὸν.

JUVENAL, sat. XI, v. 27.

⁴ VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

Pour mieux vous contempler, habitez un lieu coi.

Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient ma-
Il faut des médecins, il faut des avocats; [lade,
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins ¹.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers ² vous donne,

¹ VAR. Dans le *Recueil de vers choisis, et OEuvres posthumes*, au lieu des six vers qui précèdent, on lit ceux-ci :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose
D'avoir des appointeurs, et d'autres gens aussi.
On n'en manque pas, Dieu merci :
L'ambition d'agir, et l'or sur toute chose,
N'en font naître que trop pour les communs besoins.

² Vieux mot, qui exprime plus que le mot *pensée*, et qui heureusement est encore en usage en poésie. Voltaire a dit :

Ainsi je m'occupois, sans suite et sans méthode,
De ces *pensers* divers où j'étois égaré.

Épître à mon vaisseau (1768.)

Et on trouve dans Delille :

Cependant, agité par des projets contraires,
Énée en entretient ses *pensers* solitaires.

Traduit de l'Énéide, liv. VIII.

Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurois-je mieux finir ?

FIN DES FABLES.